

Rien, rien ne l'eût empêchée d'obéir. Mornas ressemblait à un homme qui, plongeant sa main dans l'eau pour en retirer de l'or, en ramènerait un débris de cadavre.

Et comment aussi la malheureuse avait-elle laissé deviner, là-bas, et son nom et son adresse ? et, puisqu'on l'arrêtait, de quel crime était-elle prévenue ? M. de la Berthière avait donc pu dire...

Puis, devant ce nom de M. de la Berthière, la pensée même de Mornas hésitait. Il en arrivait presque à souhaiter que M. de la Berthière eût pu parler. Mais une terreur lui venait. Si M. de la Berthière était mort ?...

— Tu as voulu tuer le mandarin ?... Et s'il était tué ?

Il frissonnait alors, tremblant pour Lucie.

Il attendit avec des angoisses et de la fièvre les journaux du soir. Peut-être parleraient-ils de l'arrestation. Ils en donneraient les motifs. Jean les acheta tous. Rien. Les reporters ignoraient encore le drame. Alors, par un train du soir, Jean alla à Versailles, et là, cette mort du vieillard faisant déjà le texte de tous les propos, il demanda au premier cocher venu des renseignements sur « l'affaire Saint-Médéric ». Et il eut froid dans le dos lorsqu'on lui répondit que M. de la Berthière... un vieil avare, d'ailleurs... une canaille, dit le cocher, avait été tué par une femme. « Comme Marat par Charlotte Corday... seulement sans couteau ! » ajouta le cocher, qui était un lettré.

Oui, M. de la Berthière avait été poussé brutalement contre un meuble. Le front du paralytique s'était heurté à l'angle aigu d'une bibliothèque. « et la tempe ayant porté dessus... vous comprenez ! »

Quant à la façon dont on avait retrouvé la femme, — qui n'était pas de Versailles ; une Parisienne, une gailarde, paraît-il... on prétendait même, une ancienne conquête, ou une fille naturelle de M. de la Berthière, — c'était bien simple... Un employé de la gare avait remarqué l'allure étrange d'une jeune fille qui se promenait dans la salle d'attente avec des yeux de verre, tant ils étaient fixes... Lorsqu'il lui avait demandé son billet, elle avait pris son ticket dans un porte-monnaie ou un portefeuille, d'où des papiers étaient tombés... L'employé les avait ramassés et rendus à cette jeune femme... Seulement, après, sur le parquet, à l'entrée de la salle d'attente, il avait aperçu une lettre qu'il avait voulu rendre à « la personne en question », mais le train tout justement partait, et il avait alors mis de côté cette lettre adressée à *Mademoiselle Lucie Lorin, rue Audran, à Montmartre*, par la patronne d'un grand magasin de lingerie de Paris.

Lorsque la police de Versailles, avertie par les domestiques de M. de la Berthière, avait appris la mort de M. de la Berthière tout aussitôt des agents s'étaient rendus aux gares qui mènent à Paris. L'employé leur racontait alors l'effet singulier que lui avait produit la jeune femme. Il remettait la lettre et l'enveloppe à l'autorité. Les renseignements donnés par les gens de M. de la Berthière sur l'allure et le costume de la jeune femme concordant absolument avec ceux de l'employé du chemin de fer, le parquet télégraphiait à la Sûreté, à Paris, d'avoir à décerner contre la jeune femme Lucie Lorin un mandat d'amener — « Et voilà comment, concluait le cocher, Versailles a la bonne fortune de posséder une affaire qui fera du bruit et qui permettra aux cochers de conduire les clients à la rue Saint-Médéric, après le Château et la salle du Jeu de Paume. »

Mornas en savait assez. Il n'avait plus qu'une idée ; revenir vite à Paris. Mais, poussé par ce magnétisme morbide qu'a pour les criminels le lieu où s'est commis le crime, il voulait pourtant revoir la maison où Lucie était entrée. Dans l'ombre de la rue, des curieux stationnaient devant l'hôtel de M. de la Berthière. Ce coin silencieux de ville morte s'animait de tous les propos, de toutes les avidités de sensations d'une foule pressée. Mornas, debout sur le trottoir, en face de la petite porte

qu'il avait si souvent franchie, restait là, trouvant en quelque sorte la muraille par la pensée et se figurant le vieillard étendu, immobile sur son lit bas, dans la bibliothèque... Il dormait son dernier sommeil, le mandarin ! Le mandarin était tué ! Et, chose étrange, Jean n'en éprouvait aucun remords. Ni remords, ni frayeur. Il se disait qu'une prévenue n'est pas une condamnée, qu'en dépit des charges accablantes, Lucie prouverait évidemment son innocence, échapperait à l'accusation (comment ? par quels moyens ?) et qu'une vie nouvelle commencerait pour eux... Des chimères !... Le besoin de se griser d'espoirs impossibles !

Mais, en revenant vers Paris, seul dans son wagon, en se remettant face à face avec la situation nouvelle, il sentait l'angoisse peu à peu l'envahir et d'affreuses craintes naître. Échapper à l'accusation ! Sans doute. Mais comment ? Le crime était flagrant et Lucie, suivie comme à la piste, avait été, en quelque sorte, prise sur le fait. Mornas n'avait pas plus de remords que devant le logis de la rue Saint-Médéric, mais il commençait à éprouver des terreurs, dont la violence augmentait à mesure qu'il se rapprochait de Paris. L'entrée, par la brèche des fortifications, lui faisait l'effet d'une ouverture de sourire.

Il lui semblait, en descendant du train, que la gare était pleine d'agents de police dévisageant les arrivants et guettant les coupables. Illusion, certainement. Qui pouvait se douter que Lucie Lorin eût un complice ? Et, tout en marchant pour regagner son hôtel, il se faisait, scientifiquement, les raisonnements les plus décisifs. Inconsciente de l'acte qu'elle avait commis, la jeune fille resterait, dans ses interrogatoires, impassible comme elle l'avait été dans l'accomplissement des ordres dictés. Elle ne livrerait à personne le secret d'un crime dont elle était coupable, sans en avoir même la perception nette. Elle resterait comme une vivante énigme devant la Science qui examinerait et la Loi qui interrogerait. L'idée du silence étant implantée dans son cerveau, elle ne parlerait pas, elle ne livrerait aucun nom, aucun secret. Mornas n'avait donc rien à craindre. Et, l'état même dans lequel Lucie était plongée ferait hésiter, douter les juges et sauverait l'accusée. Oui, certainement, oui ! Le salut de Lucie était précisément dans cette suggestion, dans cette captation d'elle-même par un autre : — un autre qu'elle ne désignerait jamais.

Et, pourtant, il avait une certaine appréhension à franchir le seuil de son hôtel, comme si on l'y eût attendu. Il éprouvait cette sensation inquiétante d'être suivi par quelqu'un. Un moment, à deux pas de la rue Racine, voyant une ombre bizarre s'allonger devant lui, il s'était retourné brusquement, sentant l'espèce de contact d'une main s'abattant sur sa nuque. Personne. C'était son ombre même qui marchait devant lui et qu'il ne reconnaissait pas.

Dans sa chambre, qu'il ferma intérieurement avec soin, il éprouva un moment de calme. Il respira, comptant encore, pour la centième fois, ces billets, qui devaient le sortir de sa vie étouffante et misérable. Puis une terreur nouvelle l'étreignit. Il alla brusquement à la fenêtre, dont il tira les gros rideaux.

Si on l'avait épié de l'autre côté de la rue ? Si on le regardait ? Si on le volait ?

— Me voler, moi ? Ah ! par exemple !

Il eut, malgré sa frayeur, presque envie de rire à cette pensée qu'il était tout à coup devenu, du jour au lendemain, de ceux qu'on vole... Un mandarin, comme le mort !...

Et alors il se demanda s'il ne ferait pas bien de cacher ses valeurs, de les confier... Il s'arrêta devant sa propre pensée. Les confier... à qui ? L'image de ses parents lui revenait. Les pauvres gens seraient si heureux de savoir que leur Jean avait trouvé, gagné une fortune ! Et ils la garderaient, heureux, considérant comme sacré le dépôt